

JOURNAL DU DIABLE

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS



RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIFER.

ADMINISTRATION

X.....

Bureau du Journal : rue Palais-Grillet, 16, au 3^e
BOITE DU JOURNAL : Rue Tupin, 31.

A moi les plaisirs, l'opulence,

Du monde entier je suis le roi.

A moi la gloire, la puissance,

Je suis Satan, l'univers est à moi!

RÉDACTION

X.....

Prix du numéro : LYON, 10 cent. — Hors Lyon, 15 cent.

On est prié de ne pas oublier d'affranchir.

LUCIFER AUX LYONNAIS!

Lecteurs, je vais encore donner un coup de fourche à l'édifice vermoulu de vos vieilles croyances.

Je m'estime on ne peut plus heureux de m'être incarné, resté au fond de mon empire, jamais je n'aurais su que vous en étiez encore à croire des balivernes, et à accepter les suppositions mensongères et sans fondement que je vois inscrites au rang de vos croyances.

Il a fallu que ceux qui ont osé vous inculquer ces notions absurdes, fussent bien sûrs de votre ineptie et de votre manque de raisonnement, pour vous débiter comme véridiques des contes auxquels les Chérokees, les Hurons et même les Têtes-Plates n'ajouteraient qu'une croyance infiniment petite pour ne pas dire nulle.

Plus je vous étudie, plus mon opinion se rapproche de celle de M. Paschal Grousset, un malin de la science, qui a enfin découvert d'où vous venez, mais qui serait bien embarrassé s'il lui fallait dire où vous allez.

C'est un secret pour tous les humains, mais le Diable pour qui rien n'est caché, vous fera cette révélation quand le moment sera venu.

Paschal Grousset ne vous fait pas descendre de la

cuisse de Jupiter ; d'après la science qui parle par la bouche de ce savant, vous êtes simplement le fruit d'un singe et d'une guenon (il y a tant de guenons dans le monde).

Il est pourtant un point sur lequel je tiendrais à m'édifier : je désirerais bien savoir si vous êtes un produit légitime ou illégal ; cela n'a l'air de rien et pourtant ce fait que je veux éclaircir a une importance énorme au point de vue de l'histoire de l'espèce humaine. Je compte donc savoir bientôt à quoi m'en tenir à cet égard, grâce aux savants et à la science, leur *subordonnée*.

En attendant cette précieuse découverte, sachez que la supposition d'une origine macaque de l'espèce humaine, n'est pas nouvelle. Il y a deux mille ans qu'elle est inscrite au casier de Lucrèce, qui a eu le talent d'inspirer Virey, Lamark, Bory Saint-Vincent, Paschal Grousset et beaucoup d'autres propagateurs de cette grande nouvelle. La marche de l'humanité est un serpent qui se mord la queue; plus ça change, plus c'est la même chose, a dit un bon diable ; l'homme, quoi qu'on en dise, n'a pas fait un seul pas vers la solution du problème de son existence, et il s'éteindra sans avoir pu soulever jamais le voile épais qui recouvre son origine.

Chaque homme a son dada favori et nourrit au moins une bonne petite utopie. Il est prouvé que

plus l'homme est versé dans la philosophie ou science de l'*embrouillement général*, plus il tend à se comparer aux bêtes.

David, le roi danseur, qui piquait devant l'arche son petit cancan, manière de se dégourdir un peu les jambes, a dit avec beaucoup de raison : « L'homme étant en honneur, ne l'a pas connu, il s'est comparé lui-même aux animaux insensés, et s'est fait semblable à eux. »

Qu'en dites-vous ? Ce roi qui savait dans le combat placer au premier rang le soldat dont il voulait se débarrasser pour en prendre la femme, n'était, paraît-il, pas déjà si bête. De son temps, c'était comme aujourd'hui, et je suis certain que si je renvoyais sur la terre ce roi frondeur, qui, comme l'ours de la fable, vous assommait à coup de pavés, il resterait ébahi en voyant que le char du Progrès est encore embourbé dans la même ornière où il l'avait laissé.

Pendant tant d'années vous avez gobé l'hameçon de la tradition, qu'aujourd'hui l'on est tout étonné que vous n'avaliez plus la pilule.

Du moment où la science a découvert que votre aïeul était un singe, je ne suis plus étonné si vous êtes dotés de tous les vices inhérents à cette classe d'animaux. Le temps a bien pu corriger et varier l'aspect du corps ; mais le naturel ne s'efface jamais.

M. D... est à la tête d'une femme qui a ta beauté, ton esprit, infernal maître, et peut-être aussi ta malice. La Renommée, ta fille, cette abominable cancanière, prétend que le mari n'est pas le seul qui puisse décrire, *de visu*, certain petit signe mystérieux qui s'épanouit au-dessous du sein gauche de cette créature si gentille qui s'habille, babille, frétille, se déshabille, etc., etc.

Bref, M. D... est jaloux comme un tigre.

Jeudi soir, dans son salon, en face de sa femme, M. D... contemplait amoureusement un petit carré de carton, et son ivresse était bruyante : « Enfin, ma femme, nous perçons!... Cette invitation est la première, et je ne m'y attendais guère; pourtant elle ne m'étonne point. Faut-il en savoir gré aux démarches d'un ami inconnu ? Je ne le pense pas... Nous perçons, voilà le mystère!... Eh bien! tant mieux!... Entre nous, ma chère, nous commençons à avoir assez de biens, il ne nous manquait que de l'honneur!... ça va bien! »

La jeune femme souriait, mais ne disait mot.

Le lendemain, vers la même heure, dans le même tête-à-tête, c'était le tour à M^{me} D... de pérorer, et elle y allait de tout bec : « J'ai eu beau faire, ma toilette ne sera pas prête...; aussi, quelle inconvenance de lancer ses invitations à la dernière heure!... Pour qui prend-on les dames lyonnaises?... Je n'irai point à ce bal!... — Tais-toi, tu m'ennuies... n'y vas pas, si tu veux! — Puis-je paraître avec une de mes robes de l'hiver dernier?... C'est arrêté, je reste chez moi demain soir! Aussi bien, je sens les approches de ma migraine; or, je sais qu'avec elle j'en ai pour trois jours. »

Et patati et patata.

M. D... ne disait plus mot; en pensait-il davantage?

La dixième heure vient de sonner au beffroi, et déjà M. D..., sous des torrents de lumière et une ondée de cire, promène son habit noir et sa cravate blanche, quêtant quelques sourires et cherchant à placer ses poignées de main; il se préoccupe d'être vu. Vers onze heures, dans le salon Louis XIII, on lui remet une petite lettre :

« Monsieur,

« Votre femme vous trompe; elle vient de partir pour

Feuilleton du JOURNAL DU DIABLE

UN COUP DE CORNE

Samedi soir, on sautait à l'Alcazar, et l'on dansait en ville. Cette union fortuite du carnaval et de l'étiquette, du grave ennui et de la pétulante folie, a procréé, dans la nuit froide, une piquante aventure; je l'ai recueillie à l'heure où l'esprit de minuit passe, et je te l'offre, ô Lucifer! ô mon maître! toute palpitante d'actualité.

Connais-tu M. D...? Il n'est ni *grand*, ni *gras*; on peut lire, à son *gré*, dans ses yeux *gris*, qu'il est *gros* d'esprit, au moins comme une *grue*. Est-il avocat, médecin ou notaire? trafique-t-il en actions ou en soieries? Qu'importe!... Seulement, il te vendrait son âme, si ce n'est déjà fait, pour moins de cent louis d'or.

De plus, M. D... est jaloux.

Vous devez vous souvenir que le Diable Lafontaine a dit : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Il n'y a rien que de très-naturel à ce que vous soyez gourmands et gloutons, le singe est très-porté sur sa bouche. — On ne doit pas aux paillardes faire reproche de leur luxure, et l'enlèvement de la femme de son voisin me laissera sans étonnement désormais; les Chimpanzés ne manquant jamais d'enlever les négresses quand l'occasion s'en présente.

Le plaisir de la dévastation et de mal faire qui domine chez l'espèce humaine, trouve son excuse dans ce qu'il vient de famille, et, par la même raison, l'égoïsme à sa raison d'être.

Ces savants ne respectent rien, l'humanité, eux-mêmes, il faut que tout passe sous le niveau égalitaire de leurs hypothèses et de leurs utopies, car, enfin, il ne suffit pas de tirer une déduction et de la poser en réalité, Parce qu'il aura plu à un cerveau malade de rêver et de croire à ses rêves, devons-nous sans aucune preuve étayant ses rêveries, nous incliner et croire une pareille histoire, qui peut être vraie au moral, mais au physique jamais.

Evidemment, non !... Et il faudrait avoir perdu toute notion de la dignité personnelle pour s'enrégimenter de gaité de cœur dans la grande famille des bêtes.

Je comprendrai qu'on vous dise que l'homme est un diable, ce sera plus vrai; mais le Diable, lui-même c'est un ange, c'est un esprit, un souffle divin comme l'âme de l'homme. Au singe, trouvez-lui donc une âme MM. les savants. Alors, si le singe n'a point d'âme, pourquoi voudriez-vous que ses fils en eussent ? Le proverbe ne dit-il pas : « Tel père, tel fils ?... »

Savants !... avec votre raisonnement, vous arriveriez à ceci : que l'homme est un bloc de boue, animé on ne sait pas par qui ni pourquoi, et qui vit, redevient poussière et néant comme avant.

Halte-là !... Messieurs les savants !... Si telle est votre conviction, *Le Royaume des cieux est à vous*. Vous devinez pourquoi !...

Moi !... le Diable !!! Je sais positivement que vous avez une âme, et la preuve, c'est que mes Etats sont peuplés des 999 millièmes de celles des hommes qui ont passé sur votre globe. Voici ma preuve ; fournissez donc la vôtre, partisans de l'origine *singine* ?...

Mon amour de la vérité m'a entraîné beaucoup plus loin que je n'aurais voulu et je me vois forcé de devenir bref pour ne pas vous ennuyer davantage.

Envoyez donc les savants au Diable, et revenez-y vous-mêmes. Souvent lecteurs, vous avez dit d'un mauvais garnement : il est méchant comme le Diable.

Comment, en plein XIX^e siècle, pouvez-vous encore

lancer de pareilles qualifications ? Avez-vous eu une seule fois à vous plaindre de moi depuis que vous peuplez la terre ?

Que ceux qui me chargent de leurs noires machinations avancent donc la moindre preuve ?

Les gens intéressés à me rendre redoutable vous ont fait plus de mal que moi, et mettront longtemps encore le boisseau sur la lumière avec laquelle je veux éclairer les ténèbres de vos esprits. J'ai bon dos, et je suis meilleur que vous ne croyez, pour supporter patiemment leurs accusations malveillantes.

Pourquoi ferai-je du mal aux hommes sur la terre ?... Ne sont-ils pas mes enfants, mes sujets futurs ?... Et si je suis l'esprit du mal, comme m'appellent quelques-uns d'entre vous, pourquoi ceux qui me qualifient ainsi à tort sont-ils mes plus fervents adorateurs ?

Parce qu'ils ont la certitude que je suis bon et clément ; que je leur pardonne leurs injures, parce qu'ils savent ce qu'ils font, s'ils ne savent pas ce qu'ils disent.

Ignace, un de mes fidèles, veut par vos femmes et vos filles régner sur l'humanité ; pour accaparer ces faibles créatures, il leur inocule adroitement une frayeur superstitieuse de mon individu ; et, les innocentes, à moitié folles et la cervelle tournée, se jettent dans les bras de ce fin matois, qui leur promet aide et protection contre mes embûches imaginaires.

Puis, quand Ignace a bien enrayé le mouvement, il laisse à ses satellites le soin de maintenir le feu, et il vient avec plaisir faire son petit tour aux Enfers, où il conte ses prouesses aux diabolotins, ses pareils, qui rient à gorge déployée de votre naïve crédulité.

C'est aux Enfers, qu'Ignace dit un jour, avec conviction, à ses amis : « L'homme est un vieil enfant à la mamelle qui cherche à grandir, mais notre devoir est de le retenir encore longtemps dans les langes, pour cela nous devons continuer, comme voilà 6,000 ans, à ne l'allaiter qu'avec du *mauvais lait*. » Pauvres aveugles, vous traînez votre existence à travers le baignoire de la vie sans savoir d'où vous venez et où vous allez !... O humanité !... Tu n'es qu'un immense clavier, chaque homme en est une touche et l'ensemble se met en mouvement et résonne sous la main de la *Bêtise*. La science est une eau bourbeuse qui chemine lentement, en serpentant à travers les cailloux qui encombrant les plaines du Doute et de l'Inconnu.

Ceci est une grande vérité, humains, mes chers fils !... Croyez le Diable, votre père, qui vous donne aujourd'hui l'exacte définition de l'eau de la science !

Oui !... Vous pouvez croire !... *Mes fils cette eau fait ES (Méphistophélès)*.

LUCIFER.

Le lendemain matin, vers huit heures, M. D... se rendit chez sa femme. Le débardeur, assis auprès du feu, ne s'était pas couché. « Le remords aura chassé le sommeil, » pensait le mari. Soudain, à la place du masque, il croit entrevoir deux superbes moustaches noires ; il court au lit de sa femme et tire violemment les rideaux.

— Que voulez-vous, cher ? dit la mignarde jeune femme, en bâillant et en étendant un bras hors du lit, comme une personne arrachée au sommeil.

— N'étiez-vous pas au bal, cette nuit ?
— Quelle folie ? Ne pouvez-vous certifier vous-même le contraire ?

— Mais alors, que faisiez-vous ici ? s'écria le mari, en se retournant avec fureur du côté de la cheminée.

La question avait été sans doute prévue, car le débardeur s'était lestement esquivé par la porte entr'ouverte.

— Et... vous n'avez vu personne cette nuit, madame ? dit le mari, en se mordant les lèvres.

3^e DÉPÊCHE DU DIABLE A GUIGNOL

Lyon, 9 mars 1867.

Guignol, depuis huit jours je peste et sacre en diable, Car, soit dit entre nous, je trouve détestable Ta dépêche adressée aux gones de Lyon... J'ai de rage battu mes flancs, comme un lion ! Et mes griffes, perçant mes gants de peau de biche, Ont déchiré l'épître où fier ton nom s'affiche.

Quoi ! tu vantes *Brutal*, et de nos fabricants Tu fais un peu plus loin autant de chienapans ? Te sentant à l'abri dans mes sombres empires, Tu flétris ces gens-là du titre de vampires, De « *punaises* » ; dis-tu, dans ton vilain patois ? As-tu donc résolu d'user tout à la fois De l'asile des morts pour nuire à ton cher maître, Tandis qu'en mon journal tu ne crains pas de mettre Mille horreurs concernant d'honnêtes commerçants, Qui se font à Lyon mes fidèles servants ? Apprenez, mons Guignol, qu'en bas comme sur terre La qualité première est de savoir se taire. Mais puisque, vieux surnois, ta langue a pu glisser Quelques mots dont le trait cherche un cœur à blesser, Je me fais l'avocat de ceux que ta secousse Essayait d'ébranler !... Le Diable ! à la rescousse !!!

« Alidor, dit Boileau, c'est un de mes amis ;
« Je l'ai connu laquais avant qu'il fût commis.
« C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
« Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde. »
— C'est un de mes amis, redirai-je à mon tour,
Que ce cher *Séricol* ! et c'est avec amour
Que je l'ai surveillé depuis qu'à sa naissance
Son petit œil clignant, en voyant la potence
Du métier paternel, me révéla soudain
Qu'homme fait, et rempli d'un suprême dédain
Pour l'instrument grossier d'une classe commune,
Il en ferait pourtant celui de sa fortune !...
Séricol, sais-le bien, est un de mes amis,
Je l'ai connu *canut*, je l'ai connu commis.
Que j'aimais à le voir partant pour sa tournée !
Voilà pour tous, disais-je, une bonne journée ;
Bien mieux que feu Titus il saura la remplir ;
Et d'abord le tisseur par lui voit s'accomplir
Son rêve permanent : chaîne et trame de soie.
Fournis-lui, cher ami, ce qui cause sa joie...
Il y court, brave cœur ! en laissant de côté
Cent maîtres plus cossus. Voyez ! en vérité
Qui le fait s'arrêter à cette pauvre porte ?...
La fille est fort gentille, et l'épouse est accorte...
Et le père, et l'époux demande du travail !
Séricol en promet si... Mais, c'est un détail.
La porte s'est fermée... Eh ! de quoi je me mêle ?
Quand *Séricol* s'en va, mon fin regard démêle
Que l'on s'est entendu... Peut-être bien un pleur
Arrose son départ ; mais est-ce la douleur
Qui sut le provoquer, ou la reconnaissance ?
C'est celle-ci sans doute, ayez-en l'assurance.
Et tenez-vous pour dit que parmi mes amis
J'ai tenu *Séricol* du jour qu'il fût commis.
« Si j'ai fait, me dit-il, mes petites affaires,
« Le patron n'y perd rien. Mes minces honoraires
« Sont gagnés au-delà par le soin que je prends
« A bien placer sa soie. Aussi quand je lui rends
« Chaque jour et partout de signalés services,
« J'espère qu'il saura payer mes... *sacrifices* ! »
Or donc, pour en finir, tout le monde est content,
Commis, client, patron... Le Diable tout autant,
Et, faut-il l'avouer ? plus que les trois ensemble,
Car il rassemblera quiconque lui ressemble.
N'avais-je pas raison au rang de mes amis

— Quelle question ? Mais, qu'as-tu, mon chéri ? tu as un air singulier, ce matin.
— Personne ? murmurait le pauvre mari.
— Personne... si ce n'est vous monsieur... Et même, ce me semble, tu es rentré bien tard ?
— Ah !... Et j'étais... amoureux ?...
— Oui... très-amoureux ! dit M^{me} D..., en rougissant.

Fatalité ! rugit ce pauvre M. D..., et, pendant qu'il se retirait honteux et confus,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, sa rusée femelle lui décochait par derrière un horrible pied de nez.

N'est-il pas vrai, M. D..., que depuis ce jour vous ne rêvez que cornes et licornes, et grattez avec désespoir votre front qui bourgeonne ?

MAC-BENATH.

le bal de l'Alcazar : c'est un rendez-vous. On l'y rencontrera costumée en débardeur... (*Signalement minutieux*).
« Votre ami. »

Le billet est anonyme ; mais M. D... est jaloux ! — Onblich du décorum, il s'écrie, se précipite, descend quatre à quatre l'escalier bordé de fleurs... Vite, une voiture !... Fouette, cocher !... On arrive à l'Alcazar.

Longtemps M. D... nagea à travers les flots tumultueux et multicolores ; enfin, près d'une porte, il découvrit un débardeur qui avait l'air d'attendre : c'est le signalement en personne. M. D... se dirigea sur lui : « Que faites-vous ici, madame ? Je sais tout... suivez-moi. »

Le débardeur ne répondit pas et se laissa conduire vers la voiture qui l'emporta rapidement. Quelques instants après, notre jaloux ouvrait l'appartement de sa femme et y poussait le débardeur : « A demain, madame ! » Et il ferma et retira la clé.

De compter *Séricol*, du jour qu'il fut commis?...
 « Tiens, a dit son patron, comme prix de ton zèle
 « Je te cède mon fonds, et prends ma demoiselle... »
 Il l'a bien méritée! et, j'espère, Guignol,
 Qu'elle fera pendant à l'époux *Séricol*.
 Celui-ci, pratiquant sur une grande échelle
 Ce qui des fabricants l'a rendu le modèle,
 Voit sa bourse et son ventre aller s'arrondissant.
 « Le pauvre homme! » aurait dit Molière applaudissant.
 Ce pauvre *Séricol*! que de peine il se donne!
 Il met la main à tout, et jusque sur... sa bonne!
 Le quêteur Croix-Roussien dont chôme le métier,
 Mu par des préjugés, n'ose aller le prier;
 Du nom de *Rognegramme*, il dit qu'on le renomme...
 C'est faux; on calomnie à grand tort le pauvre homme.
 Je m'en porte garant, car, parmi mes amis
 J'ai choisi *Séricol* comme premier commis.
 Il marchande peut-être à l'artisan gêné;
 Le pauvre homme a raison : rien pour rien n'est donné.
 Ne faut-il pas qu'un peu chaque ouvrier lui porte?
 L'ouvrier n'est-il pas la chose qui rapporte?
 « ... Ouvre-moi ta maison, si tu veux travailler,
 » Au sortir d'un festin, j'aime à m'encanailier...
 » A me reposer, dis-je, au sein de ta famille,
 » A côté de ta femme... et surtout de ta fille!...
 » — Et toi, qui ne peut rien m'offrir que tes deux bras,
 » Je t'occuperai bien, mais, vois mon embarras,
 » La marchandise est chère, et les capitaux rares...
 » Pourtant j'ai du travail, mais si tu te prépares
 » A le faire à bas prix, car... » — Il ne dit jamais
 Un mot sans l'escorte d'un *car*... d'un *si*... d'un *mais*...
 Mettant en action ces trois monosyllabes,
 Et très-fort à la fois sur les chiffres... *arabes*,
 Au tisseur affamé qui vraiment n'en peut mais
 Ses *si rognent* des *quarts* plus qu'ils donnent des *rets*...
 Je calembourde un peu, cher Guignol, fais excuse;
 Cette façon d'agir de *Séricol* m'amuse.
 Nul ne sait mieux que lui faire d'un *deux* un *trois*
 Il a réponse à tout, fait flèche de tout bois,
 De ceux même qu'il donne aux clients... qu'il protège.
 En corne d'abondance il changerait... que sais-je?
 Car il faut de l'argent : Monsieur mène un train d'or,
 Madame a sa toilette et leur fils se fait fort...
 En maîtresse! Il faut de l'argent pour les fêtes,
 Il en faut au curé qui redouble ses quêtes.
 Le curé!... Mais alors l'ex-athée et commis,
 Devenu fabricant n'est plus de mes amis?
 « C'est un homme d'honneur, de piété profonde,
 » Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde? »
 — Pourtant, je le répète, il est de mes amis
 Autant et même plus que s'il était commis.
 En prenant dans les troncs l'odeur de sacristie
 L'argent de *Séricol* devient hypocrisie.
 Aurait-il, ce très-cher, la moindre qualité,
 Je le tiendrais encor par ce nouveau côté...
 Quoiqu'il dise ou qu'il fasse, une amitié durable
 Jusqu'à la fin des temps doit l'attacher au Diable.
 A moi le faux dévot, à moi le trafiquant
 Des sueurs du prochain, à moi le fabricant
 Dont la *trame* s'ourdit des misères publiques,
 Et dont la *chaîne* étreint les vertus domestiques!
 A moi le fin peseur quand l'ouvrier emporte,
 Mais plus rigide encor quand l'ouvrier rapporte!
 Le frelateur d'appâts, le marchandeur sans foi,
 Le vendeur sans vergogne, à moi, vous dis-je, à moi!
 Le cerbère qui fut d'abord ouvrier-mouche,
 Puis commis insolent, enfin patron farouche,
 A moi, pour devenir l'ornement de ma cour!
 — Mais à ma voix connue une furie accourt :
 « Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur sa tête? »
 — Ils sont pour *Séricol*! — Arrête, gueuse, arrête!
Séricol, ai-je dit, est un de mes amis,
 Et pour mon successeur je me le suis promis.
 LE DIABLE.

A PROPOS DE CARNAVAL

N'ayant à voir à Lyon ni gagne-petit, ni souffleurs, ni aucune des autres *bandes* qui faisaient autrefois les délices des Lyonnais, dimanche dernier, ne sachant que faire, je me jetais dans la campagne.
 Après avoir éliminé mon appendice caudal, dissimulé mes cornes dans un tuyau de poêle dernier genre, et m'être pommadé, frisé, ganté et chaussé à rendre jaloux un *petit crevé*, je me hasardai du côté de... Dans un cabaret de l'endroit, j'ai rencontré le nommé Joset Butteux, en train de faire représenter aux enfants de... une pochade qui [a pour titre : *Un scandale à Poleyplusmal*.
 Le Diable ne connaît ni bourg ni village de ce nom; tout ce que Lucifer peut vous dire, c'est que cette

pochade avait les allures d'une scène carnavalesque satirique s'adressant à un chantré de la ville de *Poleyplusmal*. Ce chantré, paraît-il, se livrait à de trop grands écarts en *plein champ* (plein-champ), ce qui lui attira la provocation en *champ-clos* de ses concitoyens.

Les principaux personnages de cette pièce bouffonne sont, autant que je puis m'en souvenir :

1° *M. Barbot*, chantré, adorateur.

2° *M^{me}. Rivière*, objet adoré. Ce personnage, dit-on, comme la Saône ou toute autre rivière, sortait souvent de son lit sans autorisation.

3° *M. Cornard*, le légitime de la Rivière.

Les autres personnages représentaient un président, ses assesseurs, le greffier, les avocats, et enfin quatre paysans pour figurer les juges.

Cette comédie était répétée, ai-je entendu chuchoter dans la salle, pour être jouée avec pompe le beau jour du Mardi-Gras sur la place de *Poleyplusmal*. Donc mardi dernier, si le programme a été suivi, la place de *Poleyplusmal* a vu se dérouler la petite intrigue à la répétition de laquelle je me suis trouvé d'assister par hasard.

La cour improvisée a dû faire son entrée sur la place de *Poleyplusmal*, en chantant sur l'air de *Panard*, avec accompagnement de cymbales et de grosse-caisse,

Ah !... mon pauvre Barbot, (*bis*).
 Tu n'es (*qualer*) qu'un vieux cagot.

Après d'innombrables couplets que je n'ai pas retenus, le greffier a dû donner lecture de l'acte d'accusation.

Les juges, par suite du manque de comparses, faisaient les fonctions de gendarmes.

Invités à délibérer, les juges ont dû toujours pour suivre le programme, refuser aux coupables le bénéfice des circonstances atténuantes, les témoins ayant clairement prouvé qu'un jour *Barbot* était allé à un rendez-vous avec la Rivière sous le prétexte d'aller tailler... sa vigne, fait que les témoins déclarent avoir vu de leurs yeux, vu ce qui s'appelle vu et même *revu*.

En raison de ce verdict, *Barbot* et *Rivière* ont dû être déclarés à la face du monde *époux de la main gauche*, et condamnés au ridicule à perpétuité.

J'allais oublier de vous dire que le cortège des comédiens ambulants se terminait par un de ces animaux à longues oreilles dont Silène faisait sa monture.

Un casque-à-mèche droit et raide comme une des flèches de Saint-Nizier se dressait entre les deux parties du bois énorme qui ornait la tête de *M. Cornard*, à califourchon sur le roussin d'Arcadie dont la queue placée entre ses mains figurait la bride.

Voilà ce que j'ai vu. Qu'à-t-on voulu représenter? Je n'en sais rien! Malgré toute ma perspicacité, j'y perds mon latin.

LE DIABLE EN VOYAGE.

QUID NOVI?

Il paraît que la souscription décimale ouverte dans les bureaux du *Siècle* (On reçoit les timbres-postes, *Affranchir*), pour ajouter une paire de jambes en marbre au buste de Voltaire, marche avec une lenteur à rendre jaloux *Benedeck*.

Cela ne nous surprend point.

Quelques fureteurs (ce sexe est sans pitié) s'étant amusés à écheniller la correspondance du patriarche de Ferney (style rétrograde), il est ressorti clairement de leur travail, que le soi-disant libéralisme de monsieur Arouet n'était qu'un fallacieux faux-col, sous lequel se dissimulait une splendide collerette de courtisan.

Et moi qui me demandais pourquoi *M. Havin* avait fixé la cotisation individuelle à cinquante centimes au lieu de vingt sous, par exemple?

Cela signifie, parbleu, que, dans ses aspirations démocratiques, le défenseur de *Labarre* ne fut *franc* qu'à demi.

Pas bête, *M. Havin*, pas bête; — mais pas bête non plus le *profanum vulgus*, qui refuse de consacrer sa monnaie à la glorification du faux démocrate qui n'aima les plébéiens que comme *Péponnet* aime ses enfants.

Tout ce que je viens de dire n'empêche pas, bien entendu, *Voltaire*, d'avoir été un grand écrivain et un

homme d'infiniment d'esprit. Mais, en fait d'esprit, *M. Louis Veillot*, auquel l'on vient enfin de rendre *l'Univers*, en a lui aussi à revendre; c'est même là ce qui doit faire son plus grand tourment. *Jésus-Christ* n'a-t-il pas dit : *Beati pauperes spiritui quia regnum caelorum ibis pertinet*. Or, à ce compte là, j'en suis bien fâché pour mon rédacteur en chef, mais il est certain que *M. Veillot* ira un jour grossir le nombre de ses sujets.

Moins heureux que le jeune *Adrien Passepartout*, je n'ai jamais eu le bonheur de contempler les fameux chaussons en lisière du célèbre professeur de savate orthodoxe dont le nom rime si fatalement avec *Chaillot*; en revanche, j'ai parcouru jusqu'à la lisière, tous ses livres et tous ses pamphlets.

Et bien, vrai, autant je déteste *M. Louis Veillot*, autant je l'admire.

En vérité, je vous le dis, ce rude et inébranlable champion des luttes scolastico-littéraires, m'empoigne et me ravit alors que je le vois, seul contre tous, fondre résolument sur ses adversaires et les fouailler de son goupillon avec une furie et une vigueur dignes du héros légendaire qui, à l'aide d'une simple mâchoire fit mordre, dit-on, la poussière à dix mille Philistins.

Et maintenant que *M. Veillot* va cesser d'être le *Saint-Sébastien* de la presse, maintenant qu'il va pouvoir rendre flèche pour flèche et trait pour trait, je m'apprête à rire un brin, je vous l'assure. — Il est vrai que mon rire dégènerait vite en grimace si je voyais ce *Rossignol-Rollin* de l'obscurantisme faire des prosélytes; mais je suis tranquille à se sujet, les générations nouvelles n'aiment pas plus le rabat de *M. Veillot* que la collerette de *Voltaire*.

Ce qui fait surtout que je me réjoui de voir que, comme *Lazare* et *Rocambole*, *l'Univers* va ressusciter, c'est que son rédacteur en chef ayant, dans les *Odeurs de Paris*, montré pas mal de sympathie pour *l'anti-Patti*, je veux dire pour *Thérèse*, j'espère apprendre enfin par lui ce qu'est devenue au juste cette prima-gueula.

Thérèse a-t-elle encore sa voix où l'a-t-elle décidément perdue? *Thérèse* est-elle à Paris, à Nice ou ailleurs? Oh! qui donc me dira à quel saint il faut que je me voue pour savoir sûrement où se trouve en ce moment la *Patti* du peuple; — faut-il que je me voue à *Saint-Maurice* ou bien à *Saint-Lazare*?

ARRACHEFAUCOL.

SILHOUETTES THÉÂTRALES

XIV

Encourageons le plus chic art
 En célébrant tes maillots roses,
 O vive et légère *Hennecart*!

Parmi les enfants de *Jacquard*,
 Sur un rythme ignoré des proses,
 Encourageons le plus chic art.

Il me faudrait au moins le quart
 Des *pointes* pivotant tes poses,
 O vive et légère *Hennecart*!

Même en dépit d'*Alphonse Karr*
 Qui n'y voit que de *maigres choses*,
 Encourageons le plus chic art.

La *grâce* fuit sa haine, car
 Elle craint les esprits moroses,
 O vive et légère *Hennecart*!

En élevant sur le brancard
L'Hélène des métamorphoses,
 Encourageons le plus chic art.

Quand tu t'élanças du placard
 Sous les jumelles tu t'exposes,
 O vive et légère *Hennecart*,



Couverte, en guise de brocard,
De chauds bravos, de fraîches roses !
— Encourageons le plus chic art. —

Et l'on aime ton grand écart,
Ton sourire aux lèvres mi-closes,
O vive et légère Hennecart !

Terpsichore et le grand Chicard
Te lèguent leurs apothéoses....
Encourageons le plus chic art,
O vive et légère Hennecart !

FEUX-FOLLETS

TROISIÈME RAYON.

Les Chevelus.

Un décret parut qui proscrivit les queues comme trop féodales, trois ou quatre mille garçons perruquiers se trouvèrent sur le pavé. Ils menacèrent de porter leurs poudres et leurs fers au sein de l'Assemblée nationale. M. de Prony, un savant S. V. P., s'émut de cet état de choses et aligna le long d'une rangée de tables, tous les figaros sans pratiques. Il leur donna à faire des additions, des soustractions, etc., etc., jusqu'à qu'ils eussent tous attrapé la jaunisse. Quand le dernier fut devenu jonquille à rendre jaloux l'inventeur de la moutarde blanche, les tables de logarithmes parurent et l'Assemblée nationale fut sauvée!!!... Merci mon Dieu!!!...

ASTAROTH.

(Recherches sur la désagrégation des molécules des Etats.)

Le vent de la calvitie a soufflé sur ma tête.
Elle a fui mon opulente chevelure, sans me dire :
« Je reviendrai. »

Où sont-ils les chevelus ?

Disparus, noyés dans le déluge des préjugés de l'indifférence et du ridicule, et pourtant qu'ils étaient nobles, qu'ils étaient beaux, qu'ils étaient grands.

Maudite sois-tu, Dalila; toi qui la première devinant que la force de l'homme résidait dans ses cheveux, as tondu Samson, donnant ainsi aux races futures le secret de notre faiblesse.

O femmes!!!....

(Mettant de côté, toute modestie, l'auteur croit que cette seule exclamation, vaut à elle seule la *Franciade* et le *Crime d'Orcival*.)

Quelle est la perruque qui a prétendu que les chevelus n'étaient plus que des mythes ?

Des mythes, les chevelus ! Blasphème !

Ils pullulent, ils champignonnent, s'ils n'ont plus de cheveu sur le crâne, ils en ont sur le cœur, sur le cerveau, sur la moëlle épinière, et ces cheveux-là pour n'être qu'imaginaires n'en font pas moins de leurs propriétaires des échevelés à tous crins.

N'est-il pas chevelu celui qui, prenant une *toquade* pour le feu sacré, se déchire le front contre la pointe d'un alexandrin pour n'en faire sortir que des rimes saugrenues, contrefaçon des tisanes à la glace de monsieur Viennet, académicien, ex-officier d'artillerie..... montée.

Toujours disposé à râler : « Où est mon Égérie ? » du ton lamentable d'un héros à pompon qui s'écrierait depuis l'invention des fusils à aiguilles, « Ousqu'est mon chassépot ! »

Passez, troubadours et trouvères ; les neiges d'antan son fondues. Comme moi, laissez tomber vos illusions dans le bourbier de l'impuissance et du trois pour cent ; et vos cheveux sur vos collets d'habits ; après quoi, nous nous ferons maçons et nous empilerons des cailloux pour arriver à empiler du métal jaune, suprême félicité. C'est le seul moyen de parvenir dans notre ville où tout le monde est architecte ou docteur, comme le prouve l'exemple de M. M***, médecin qui a construit l'église de..... Allez-y voir, Lyonnais !

Passez, chevelus de la littérature.

Encore un chevelu.

Oui, je serai artiste, s'est écrié Vermillon, et depuis lors, il ne rêve que cinabre, minium, bleu de Prusse, rouge de Saturne. A travers toutes ces couleurs, il voit la vie en rose et broie du noir, en attendant qu'il blanchisse sous le faix de ses chefs-d'œuvre ratés et incompris.

Absalon, prends garde à ta chevelure, surtout si tu fais pétarader ton bidet sous les branches de l'arbre où pendent les jurys, les salons, la critique, et.... pas d'acquéreurs.

Le salon, c'est ta pieuvre, le jury, c'est ton poulpe.

Do, mi, sol, do. — Accord parfait. — Es-tu la Malibran, jeune fille, qui portes ta main à ta gorge et fait l'œil en coulisse à la corniche du plafond ? Vocalise et hurle-nous ton solfège. — Trop de musique classique. Tu n'es pas assez Thérèse pour nous plaire.

Mais tu es jeune et tu as l'espérance, l'espérance aux ailes d'or, qui vient carresser tes lèvres, dans ton sommeil étoilé de paniers à salades, de cachemires, de meubles Boule, de coffres-forts Fichet et de septuagénaires, mariés, cacochymes, paillards et millionnaires. L'espérance !... Tu es allé la chercher au fond de la boîte de Pandore. ! — (Le lecteur est prié de ne pas fredonner le refrain de Nadaud). — Dors en paix dans les derniers langes de ta vertu, déjà fort avariée par la Benoitonomanie.

Il y a pour toi des planches et des cabotins, et tu ne manqueras pas de courtants de boutique et d'écoliers débridés pour te faire une réputation.

Parce que vous quittez votre chignon pour dormir, qui donc a dit que toi et tes pareilles n'étiez pas chevelues ?

O l'idée ! l'idée créatrice, l'idée fécondante ! Qui nous donna l'idée ? Archimède, Otto de Guéric, Vaucanson, Fulton, Jacquard, Daguerre, Godard, Babinet et Nadar ! Torturez la matière, creusez la pensée, sondez la nature, Prométhées infatigables, arrachez lui les secrets dont elle est avare ; faites-nous des chemins de fer, des feutres imperméable, des clyso-p. Vous voulez vous rendre maîtres des forces dont vous dépendez ; vous voulez poser Pélion sur Ossa, pour escalader le paratonnerre de la Bourse ; vous mourrez à la peine, ignorés, mendiants, méconnus.

A vos gémissements, notre siècle gamin, libre-penseur et voyou répondra :

« Tu nous la fais mauvaise !... Et ta sœur ? »

Et, pour dernier supplice, Allan Kardec et le spiritisme vous feront dire des sottises d'outre-tombe.

Passez, les chevelus de la trisection de l'angle, de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel et de la direction des aérostats : faites place aux chevelus des sciences occultes.

Mesmer et Cagliostro inspirez-moi. Évoquons l'esprit Millevoie, et qu'à propos de la chute des feuilles il s'opère chez nous une chute de pièces de cent sous.

Viens à nous, Voltaire ; donne-nous une religion dont nous seront les grands-prêtres. Analysons la divinité, et si nous déraisonnons, tant pis pour ceux qui dorment à l'ombre des cyprès. Ils endosseront la responsabilité de nos absurdités.

Enfoncés Luther, Calvin, Zusingle, les anabaptistes, les illuminés, les fourriéristes et les mormons.

O Bedlam ! pourquoi es-tu si loin !

Au frontispice de mon quatrième rayon je mettrai cette admirable pensée de Balzac :

« Un homme ne peut pas se marier sans avoir étudié l'anatomie et disséqué une femme au moins », et je vous parlerai des chevelus de l'amour et du mariage. Avis aux maris, qui sans s'en douter ont dans leur gynécée des Messalines au petit pied.

Allons ! les chevelus, passez, et devant le lecteur laissez-moi tirer ma perruque.

ASTAROTH.

THÉÂTRES

La pièce de M. Sardou, cette pièce tant discutée et si discutable, *Maison neuve*, a enfin vu le jour sur notre scène. Elle n'a pas paru seule, isolée, réduite à sa propre défense, mais défendue et protégée par le beau talent de M^{lle} Fargueil, comme l'aigle protège et défend l'aiglon.

Au premier acte nous sommes dans une ancienne maison de la rue Thevenot, chez Genevoix, un vieux commerçant en soieries qui a pris pour enseigne : *A la vieille Cocarde*. Dans cet intérieur, tout est vieux, ro-coco si l'on veut, mais tout est bon et respire la joie et le bonheur. Claire, la femme de René Villeprat, l'associé et le neveu de Genevoix, seule s'ennuie et rêve une autre vie. Alors paraît une baronne turbulente, ancienne compagne de pension de Claire, qui vient souffler la tempête où déjà régnait l'agitation. René, poussé de son côté par un ami, un de ces viveurs qui

vivent aux dépens de ceux qui les connaissent, a aussi l'idée de changer de domicile. Il profite de la fête de sa femme pour lui offrir, comme cadeau, un magasin situé boulevard Malesherbes. Claire, heureuse, lui promet de le seconder pour décider l'oncle Genevoix à déménager. Malgré leurs efforts, ils ne peuvent y parvenir. En désespoir de cause ils fuient tous deux, laissant une lettre.

Le second acte se traîne péniblement dans le boudoir de la maison neuve. Au troisième acte, René donne un bal. Le luxe règne partout ; mais le papier timbré se montre et le tapissier réclame le paiement du mobilier de Mandarine, artiste dramatique qui demeure au-dessus de chez René, et auquel elle accorde ses faveurs. Le comte de Marseille, son voisin, que Villeprat a introduit dans sa maison, profite du bal pour avouer son amour à Claire et lui demander de le recevoir chez elle. Le même balcon unit les deux appartements. Ce bal se termine par une perte de 400,000 fr. à la Bourse par René, et par la fuite de son caissier.

Vient le quatrième acte. Claire a appris par les domestiques la trahison de son mari et rentre chez elle en proie à la colère et à la vengeance. Elle écrit à de Marseille. De Marseille arrive ; il est ivre et grossier. A cette vue, la délicatesse de la femme se révolte et entrevoit l'abîme où elle allait tomber. Elle veut y échapper ; mais le galant a sur lui une lettre qui la compromettrait. Que faire ? Heureusement que le gentilhomme, sensible aux invectives de Claire, veut se dégriser, et, pour ça, avale une fiole entière d'opium, croyant prendre un remède contre son ivresse. Il tombe raide mort. La femme est embarrassée du cadavre et ne sait comment le cacher. Le mari survient accompagné d'un commissaire de police, qui vient instruire sur le compte du caissier en fuite. La situation est des plus critiques. Et, dans cette scène, M^{lle} Fargueil a déployé, je ne dirai pas du talent, mais du génie ; elle a été, disons-le aussi, parfaitement secondée par M. Train, dans le rôle plein de difficultés du comte de Marseille.

Le cinquième acte dénoue l'intrigue à la satisfaction de toutes les âmes tendres : le caissier est arrêté, René n'est pas ruiné, le mort est vivant, et le ménage rentre dans la rue Thevenot où s'accomplit le mariage d'André et de Gabrielle.

On ne peut rien demander de plus, si ce n'est que la pièce soit moins longue.

Parmi les interprètes de cette œuvre j'en aurais garde d'oublier M. Paul Bondonis, qui s'est fait remarquer dans le rôle de René, et M. Chevalier, qui a été très-gentil sous l'habit du commis André. M. Stanislas a fait un véritable type du gandin déplumé ; cela n'a rien d'étonnant : les rôles semi-comiques, cet artiste a le don de les bien saisir. Je demanderai peut-être à M. Lebrun, qui tenait le rôle de Genevoix, un peu plus de sentiment, sans toutefois oublier de mentionner qu'il a su se faire applaudir.

Avant de terminer, je dois annoncer, comme spectacle extraordinaire, une représentation, au Grand-Camp, du célèbre Elondin, pour le lundi de Pâques.

EAQUE.

CORRESPONDANCE

Rêveur. — Trop tard !...

Lève-Masque. — Ce n'est pas clair. Nous recevons tout ce que tu voudras, mais que ce soit débrouillé.

Pince-Nez. — La clôture était prononcée.

Parvulus Pessimus. — Malheureusement arrivée après la dernière heure.

Pillardoc. — Les fourneaux sont allumés !... Un récit complet, s. v. p. Nous insérerons.

J. R. — Nous avons été forcé de clore malgré notre bonne volonté à ton égard.

Furet. — Passera bientôt. A d'autres !...

Bérial. — Accepté. — Envoie et tiens tes promesses ; nous désirons donner deux menus par numéro pour enfoncer le gâtesauce de la Liberté.

Nain-Roux. — Francine, dans la quinzaine.

Angelina III. — Envoie tous les renseignements, et le non surtout.

Haro. — C'est trop tard.

Le Rédacteur-Gérant : NOVÉ.